J. M. Barrie

L'Admirable Crichton

(The Admirable Crichton)

Adaptation française de
Jean-Joël Huber

Répertoire Britannique

Editions du Brigadier

Cette comédie satirique et très drôle s'interroge sur un sujet toujours d'actualité : les rapports de classe et l'origine des structures sociales. Bref, qui commande ? Qui obéit ? Et pourquoi ? Au début du XXe siècle, Lord Loam, pair du Royaume et membre de la Chambre des Lords, affiche hautement ses idées libérales, en affirmant que « nos divisions en classes sont artificielles, que si nous devions retourner à la Nature, nous serions tous égaux. » Son maître d'hôtel Crichton, invité à s'exprimer sur le sujet, lui répond « qu'il faudra toujours qu'il y ait un maître et des serviteurs. » Un naufrage projette bien malgré eux Lord Loam, sa famille et ses domestiques sur une île déserte. Qui commandera ? Qui obéira ? Et pourquoi ? Dans ce conte philosophique qui avait soulevé une forte controverse lors de sa première en 1902, J. M. Barrie s'amuse, et nous amuse, en détricotant les ressorts des relations entre maître et serviteur. Une grande comédie humaniste, entre Le Mariage de Figaro et Maître Puntila et son valet Matti.

Sir James Matthew Barrie (1860-1937), plus connu sous la signature de J. M. Barrie, est un écrivain écossais universellement connu pour avoir créé le personnage de Peter Pan. En France, sa notoriété se limite trop souvent à cette seule œuvre, alors que dans les pays anglo-saxons, il est reconnu comme un dramaturge de premier plan, à l'égal de ses contemporains Oscar Wilde ou Bernard Shaw. Des pièces comme Quality Street, What Every Woman Knows, A Kiss for Cinderella, Dear Brutus (toutes inédites en français) ainsi que L'Admirable Crichton que nous vous présentons aujourd'hui, illustrent la diversité de son talent.

Prix : 13,50 €
ISBN : 978-2-494702-01-1

9 782494 702011

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

L'Auteur

Le comte de Loam

L'honorable Ernest Wooley

Le révérend John Treherne

Lord Brocklehurst

Un officier de marine

Crichton

Tompsett

Lady Mary Lasenby

Lady Catherine Lasenby

Lady Agatha Lasenby

La comtesse de Brocklehurst

Fisher

Tweeny

Note de l'adaptateur : Le personnage de l'auteur n'existe pas dans le texte original de la pièce. Mais les didascalies de J. M. Barrie sont si drôles et si pertinentes, que certains metteurs en scène anglais ont décidé de les faire dire sur scène par un acteur qui incarne l'auteur. C'est également l'option que nous avons prise. L'auteur s'adresse ainsi au public au début de chaque acte et pour présenter les principaux personnages lorsqu'ils entrent en scène. Le texte mis dans la bouche de l'auteur est celui des didascalies.

ACTE 1

LA MAISON FAMILIALE DES LOAM

L'AUTEUR, *apparaissant sur scène alors que le rideau est encore baissé. Il s'adresse aux spectateurs.* — Nous sommes dans la maison familiale du comte de Loam, à Mayfair, un quartier chic de Londres. Quelques instants avant que le rideau se lève, l'honorable Ernest Wooley s'approche de la porte d'entrée. Un sourire heureux éclaire son visage agréable et insignifiant, ce qui signifie sans doute qu'il pense à lui-même. Ce parfait homme du monde est trop occupé par des broutilles pour penser constamment à lui-même, mais d'autre part, il ne pense presque jamais à personne d'autre. Le meilleur moment de sa journée est probablement celui où il se réveille le matin en réalisant qu'il est bel et bien lui-même, car nous aspirons tous à être ce qui représente notre idéal. Nous pouvons l'imaginer sautant du lit d'un cœur léger, en attendant que son domestique fasse le reste. Ses vêtements sont de très bon goût, avec juste un petit rien pour montrer qu'il ne manque pas d'humour : un dandy qui cultive l'autodérision. Ernest est célibataire, diplômé de Cambridge et un redoutable faiseur d'épigrammes comme vous pourrez le constater ; bref, un favori de ces dames. Au cours de l'année passée, il a probablement dépensé en déjeuner et dîner au restaurant l'équivalent du loyer d'un travailleur. Il se plaint bruyamment d'être toujours à court d'argent, et proclame haut et fort que, si nul n'y veille à Westminster, le pays ira à la ruine. Ce n'est pas un imbécile ; il a l'intelligence de se laisser porter par le courant, parce que ce procédé lui économise des efforts, mais il a assez de cran pour se battre, s'il doit se battre (pour un combat de courte durée uniquement, autrement, il serait vite terrassé). Son trait dominant est la légèreté, ce qui lui permettrait de surnager si les conditions devaient changer, et de revenir intact si on devait ensuite revenir aux conditions initiales. Son égoïsme est la plus précieuse de ses qualités. Si cela ne dépendait que de lui, il vivrait comme un chat, chassant ses supérieurs des bonnes places, pour se faire chouchouter jusqu'à sa vieillesse. Il donne son chapeau à un valet de pied, sa canne à un autre, et monte le grand escalier sans aide ni guide. En tant que neveu de la maison, il n'a pas besoin de présenter son invitation, même à Crichton, qui est de garde à l'étage.

Il ne serait pas de bon goût de décrire Crichton, qui n'est qu'un domestique. Si, au grand dam des bonnes maisons, il doit tenir un rôle majeur dans cette pièce, il devra se débrouiller seul. Nous ne l'aiderons pas. Nous avons déjà eu des doutes au moment d'écrire son nom dans le titre de la pièce, et nous l'écarterons du bénéfice de ses justes droits aussi longtemps que nous le pourrons. Et même si nous dérogions à cette règle, il ne pourrait tenir le rôle du héros dans ses vêtements de servitude ; or, il aime ces vêtements. Comment les lui faire quitter ? Il faudrait un cataclysme. Servir dans une maison comme celle de Lord Loam représente pour Crichton un grand honneur ; être un maître d'hôtel à trente ans est la réalisation de ses plus hautes ambitions. Il s'est attaché avec dévouement à son maître, qui, à son avis, n'a qu'un seul tort : il ne méprise pas assez ses inférieurs. Dans quelques instants, nous allons être invités à être témoin de cette faiblesse, heureusement unique chez un grand pair d'Angleterre. Notre parfait maître d'hôtel ouvre une porte, et introduit Ernest dans le salon.

L'Auteur se retire dans un coin, s'assied et regarde le rideau qui s'ouvre et la pièce qui commence. Nous découvrons une des salles de réception de la maison, pas la plus magnifique, mais de loin la plus douillette. Tables, chaises, fauteuils, divans couverts de coussins, tableaux fameux accrochés aux murs, vitrines avec des miniatures, bibliothèque avec des romans et des illustrés. Une chose que l'on ne s'attendrait pas à voir dans une telle pièce, c'est le grand déploiement de vaisselle et d'ustensiles à thé. Ernest les repère instantanément, et il compose aussitôt son épigramme. Il attend cependant, avant de pousser son avantage.

ERNEST. — Eh bien, Crichton, je déduis de ces préparatifs que la grande cérémonie a lieu aujourd'hui et qu'elle va se dérouler ici.

CRICHTON, *soupirant respectueusement.* — Oui, monsieur.

ERNEST, *gloussant cruellement.* — Les domestiques de la cuisine et de l'office vont monter prendre le thé au salon ! *(Avec un sarcasme prononcé.)* Je comprends que vous soyez heureux, Crichton.

CRICHTON, *souffrant sous ce coup de poignard.* — Non, monsieur.

Ernest. — Savez-vous, Crichton, je pense qu'avec un petit effort, vous pourriez avoir l'air encore plus heureux. *(Crichton s'efforce d'afficher un pâle sourire.)* Vous n'approuvez pas que Sa Seigneurie oblige ses domestiques à être ses égaux — une fois par mois ?

Crichton. — Ce n'est pas à moi, monsieur, de désapprouver les points de vue extrémistes de Sa Seigneurie.

Ernest. — Certainement pas. Et après tout, c'est seulement une fois par mois qu'il se montre ainsi aimable avec vous.

Crichton. — Tous les autres jours du mois, monsieur, le comportement de Sa Seigneurie envers nous est conforme à tout ce que l'on peut désirer.

Ernest. — Des tasses de thé ! *(Voici enfin l'épigramme.)* « La vie, Crichton, est comme une tasse de thé ; plus nous buvons avec avidité, plus vite nous touchons le fond ! »

Crichton, *avec déférence.* — Merci, monsieur.

Ernest, *prenant un ton confidentiel, comme cela nous arrive quand nous avons besoin d'un allié.* — Crichton, au cas où l'on me demanderait de dire quelques mots aux domestiques, j'ai préparé un petit discours. *(Sa main se pose sur sa poche.)* Je me demande quel serait le meilleur emplacement pour le dire.

Il essaie divers endroits et diverses positions et finit par s'appuyer sur un fauteuil haut d'où, avec des gestes ridicules, il s'adresse à une assemblée imaginaire. Crichton, animé des meilleures intentions, lui apporte un tabouret pour qu'il puisse monter dessus. Après cela, il s'en va, sans s'apercevoir heureusement qu'Ernest, dans un mouvement d'humeur, a balancé le tabouret d'un coup de pied à travers la pièce.

Ernest, *s'adressant à un auditoire imaginaire, et cherchant à l'impressionner d'emblée.* — Supposez que vous soyez tous des petits poissons au plus profond de la mer —

Il n'est pas tout à fait satisfait de sa position, bien qu'il soit persuadé qu'il faille en imputer la faute à la trop grande hauteur du fauteuil plutôt qu'à sa petite taille. Il se dit que l'idée du tabouret n'était peut-être pas mauvaise. Il va ramasser le tabouret, mais il le dissimule précipitamment derrière son dos à l'entrée de Lady Catherine et de Lady Agatha,

L'Auteur, *pendant qu'elles entrent et s'adressant aux spectateurs.* — Voici Lady Catherine et Lady Agatha, les deux filles cadettes de Lord Loam. Catherine a vingt ans, Agatha est de deux ans sa cadette. Ce sont vraiment des jeunes femmes très élégantes, et on les imaginerait volontiers s'animant pour aller danser, mais elles sont très paresseuses, Catherine ayant deux années de paresse de plus qu'Agatha. *(L'Auteur se retire.)*

Ernest, *faussement enjoué, parce qu'il dissimule le tabouret.* — Et comment vont mes petites amies aujourd'hui ?

Agatha, *parvenant tout juste à atteindre un canapé.* — Ne soyez pas stupide, Ernest. Si vous voulez savoir comment nous allons, nous sommes mortes. Le seul fait de penser qu'il va falloir amuser les domestiques est positivement épuisant.

Catherine, *s'affalant plus près de la porte.* — En outre, il nous a fallu choisir les robes à emporter sur le yacht, et ce fut un tel effort.

Ernest. — Pauvres créatures surmenées. *(A l'évidence, Agatha est sa préférée car il l'aide à disposer ses pieds sur le canapé, tandis que Catherine doit s'occuper elle-même de ses pieds.)* Reposez vos membres fatigués.

Catherine, *peut-être dans un esprit de revanche.* — Mais pourquoi avez-vous un tabouret à la main ?

Agatha. — Oui ?

Ernest. — Pourquoi ? *(Avec brio ; mais à coup sûr, il a eu le temps d'y penser.)* Vous voyez, comme les domestiques seront nos invités, je dois être le maître d'hôtel. Je m'exerçais. Ceci est un plateau, observez-moi. *(Tenant le tabouret comme un plateau, il se promène dans la pièce avec affectation, en valet accompli. Les dieux le favorisent, car au même instant entre Lady Mary, et il lui présente le plateau.)* Du thé, mademoiselle ?

L'Auteur, *reprenant la parole et s'adressant à nouveau aux spectateurs.* — Voici Lady Mary, l'aînée des trois sœurs. C'est une belle créature de vingt-deux ans. Elle est d'une nature hautaine qui suscite à la fois la fureur et l'envie de ses deux sœurs. Si elle le veut, elle peut vous faire paraître insignifiant au point de vous donner l'impression qu'on vous balaierait avec un ramasse-miettes. Elle choisit rarement cette option, par pure paresse. Elle se contente habituellement de vous montrer que votre seule présence la fatigue. *(L'Auteur se retire.)*